



PASSERELLES DIDACTIQUES POUR LIRE AUTREMENT *CANDIDE* OU L'OPTIMISME DE VOLTAIRE

Ludovic HOUHATODE

Email : ludovichouhatode3@gmail.com

Hodé Hyacinthe OUINGNON,

Email : hyacintheouignon@gmail.com

Okri Pascal TOSSOU

topas4fr@yahoo.fr

Université d'Abomey-Calavi, Bénin

RESUME

Argumenter est une compétence fondamentale pour former tout citoyen à la vie de la cité. Ceci explique certainement l'intérêt porté à l'argumentation par les concepteurs des programmes d'études surtout à partir du secondaire, où qu'on se trouve. Au Bénin, le texte argumentatif est officiellement enseigné dès la classe de 4^{ème} et davantage renforcé au second cycle du secondaire, où des œuvres littéraires servent de supports didactiques à son étude. La présente analyse vise à montrer qu'au-delà de son pendant prosaïque, *Candide* de Voltaire, souvent étudié comme une fiction narrative, peut aider à conforter l'enseignement de l'argumentation en classe de 1^{ère} où l'œuvre est inscrite au programme. En s'arrimant à l'analyse argumentative et aux théories de la transposition didactique, cette réflexion s'attache à montrer en quoi *Candide* de Voltaire, œuvre polymorphe où cohabitent littérature et philosophie et en prise sur l'argumentation indirecte, peut être étudiée autrement et servir à consolider la logique rationnelle chez les élèves.

Mots clés : Argumentation, *Candide*, didactique, fiction, philosophie.

ABSTRACT

Argumenting is a fundamental ability to train every citizen to the city life. This explains certainly why interest is put on argumentation by the study curricula conceiver mostly from secondary school no matter where you are. In Benin the argumentative text is taught from the third form officially and more reinforced in the second of secondary school where some literary novels are used as didactic support to its study. The current analysis aims to show that beyond his prosaic writing, *Candide* of Voltaire often studies like a narrative fiction can help to consolidate the teaching of the argumentation in the lower six form where his novel is studied in the curriculum. Considering the speech analysis and the didactic transposition theories, this refection aim to show in what *Candide* of Voltaire, polymorph novel where we find together literature and philosophy about indirect argumentation can be studied in another way and serve to strengthen the student's rational logic.

Keywords: Argumentation, *Candide*, didactic, fiction, philosophy.

INTRODUCTION

Au second cycle du secondaire, l'enseignement de la littérature a pour vocation d'enrichir la culture personnelle des apprenants et d'aiguiser leur esprit critique. Pour ce faire, les curricula insistent surtout sur les fondamentaux de l'argumentation omniprésente dans tous les compartiments de la vie sociale. La Direction de l'Inspection Pédagogique, de l'Innovation et de la Qualité (DIPIQ, Programme Terminal réajusté, 2019) souligne à raison que « [...] l'argumentation a investi toute notre vie : sociale, politique, économique, religieuse, etc., avec l'omniprésence de la publicité, de la radio, de la télévision. » Cet intérêt pour l'enseignement de l'argumentation est déjà perceptible en Seconde avec l'étude de *Le gong a bégayé* d'Apollinaire Agbazahou. En effet, avec cette pièce théâtrale, l'apprenant découvre les techniques de réfutation de thèse, les arguments et les contre-arguments, les exemples illustratifs et les exemples-arguments, les stratégies argumentatives et d'autres points en lien avec la défense d'une opinion. Mais à l'analyse, les apprenants que l'on retrouve en classe de Terminale littéraire ne semblent pas porter les marques de l'enseignement de l'argumentation assidument donnée. Productions pas toujours intelligibles, raisonnement souvent peu cohérent observés dans leur discussion et dissertation l'attestent.

Il semble qu'en classe de Première, les œuvres littéraires ne servent pas à renforcer l'enseignement de l'argumentation. La preuve en est que depuis de nombreuses années, *Candide* de Voltaire est étudiée en classe de Première principalement sous l'angle de la fiction narrative. De plus, malgré la longévité de cette œuvre au programme, il s'observe que son étude constitue parfois un casse-tête pour les enseignants en raison de sa plurigénéricité : *Candide* oscille entre récit et réflexion philosophique implicite. Concrètement, l'enseignement de cette œuvre, prévue pour illustrer le XVIII^{ème} siècle français, se borne bien souvent à une rapide évocation des thèmes en prise sur les préoccupations de cette époque. Même si les enseignants s'attèlent à aborder l'œuvre avec les apprenants, ils ne parviennent pas souvent à en tirer le meilleur parti : ils se limitent la plupart du temps à étudier exclusivement *Candide* comme un récit. Or, une étude plus féconde de l'œuvre est possible si elle est arrimée à un aspect clé du programme de français en Première : l'argumentation. L'objectif de la présente réflexion vise alors à montrer comment, en s'appuyant sur l'argumentation comme une passerelle didactique, l'étude de *Candide* peut s'en trouver bonifiée.

En prenant pour ancrage heuristique l'analyse argumentative et les théories de la transposition didactique, cette réflexion se déploie en trois phases. La première souligne en quoi *Candide* est une œuvre polymorphe en prise sur le siècle des Lumières. La deuxième explore les voies didactiques auxquelles recourent habituellement les enseignants pour étudier l'œuvre. Quant à l'ultime phase, elle

s'attelle à montrer en quoi l'étude de *Candide* peut être renouvelée et s'avérer plus féconde sous le prisme de l'argumentation.

1. *Candide* de Voltaire : une œuvre polymorphe

La plurigénéricité caractérise *Candide* de Voltaire : la narration et la réflexion philosophique cohabitent harmonieusement et fusionnent même à souhait dans cette œuvre de fiction.

1.1. Du conte à la philosophie

Le genre romanesque, plus spécifiquement le conte, est l'ancrage majeur de cette œuvre de Voltaire. Le conte populaire est destiné à divertir, à éduquer adultes et enfants, à clarifier ce qui contrarie l'entendement humain en tentant de répondre à la question « pourquoi ? ». C'est ainsi que par exemple on peut se demander pourquoi les chiens et les chats se craignent. Plusieurs éléments permettent de distinguer le conte : le récit, fictif, ne cherche pas à imiter le monde réel. L'action est située dans un espace et un temps indéfinis. A cela s'ajoute une relation plus ou moins étroite avec le surnaturel qui apparaît souvent sous la forme de métamorphoses, d'éléments magiques ou d'êtres féeriques (fées, sorciers, lutins, ogres, génies...). Elomon (2021, p.43) précise :

Le conte, étymologiquement vient du latin *computare* qui signifie tenir une liste, dénombrer. Le terme désigne un récit imaginé, une narration de faits ou d'aventures inventés dans le but d'éduquer, de donner des leçons de morale ou d'éveiller la conscience à des faits de société. C'est un moyen didactique puisqu'il se termine généralement par une leçon de morale. Le conte existe dans toutes les cultures. Son intrigue est toujours simple et linéaire parce que sa vocation première est de s'adresser à des enfants. Il a la particularité de manifester un ancrage culturel par localité.

On retient également un schéma narratif se déployant à travers une situation initiale, un élément modificateur déclenchant des péripéties, un processus de résolution et une situation finale. Les contes « comportent généralement un nombre réduit de personnages qui peuvent être de tous ordres : des humains, des animaux, des végétaux voire des concepts tels que le mensonge, la vérité » Elomon (2021, p.21). En fait, dans le conte se profilent des actants qui concentrent six fonctions toujours identiques remplies par des êtres animés, des objets ou des sentiments : le héros, l'objet de la quête, l'adjuvant, l'opposant, le destinataire et le destinataire, celui en faveur de qui se fait la quête. Le recours au merveilleux est également prégnant dans le conte et Voltaire l'utilise dans son œuvre comme l'illustre le château de Thunder-ten-tronckh. Tel que présenté, le lecteur est plongé dans un décor utopique. L'Eldorado décrite au chapitre 20, citée idéale où l'on peut manger sans rien payer, où l'or est accessible à tous, renforce ce sentiment du merveilleux.

En plus du conte, *Candide* recèle une part de parabole parce que Voltaire charge son propos d'un sens caché, à exhumer. La parabole est inspirée des Évangiles.

Concrètement, le Christ délivre son enseignement spirituel en s'en servant. Ce sont des récits qui utilisent des scènes quotidiennes bien connues de l'auditoire, mais dont le sens est allégorique. Toute proche de l'apologue, la parabole est une tentative pédagogique visant à rendre accessible une réalité difficile à cerner. On retrouve aussi dans *Candide*, des traits de l'utopie, récit fictionnel qui obéit à des règles précises. Son action se situe dans un lieu clos sur lui-même, isolé du monde, souvent une île ou un lieu inaccessible. L'utopie, dont la fonction est critique, se déploie sur le mode du laboratoire puisqu'elle propose un monde meilleur. Cependant, son évocation pousse le lecteur à percevoir aussi la critique de son propre monde.

Au-delà de la parabole, de l'utopie, l'œuvre est enrobée dans un voile réflexif, de sorte qu'on se retrouve en présence d'un conte philosophique. Genre littéraire de type narratif qui a fait son apparition au XVIII^{ème} siècle, le conte philosophique, récit fictif, est écrit en vue de critiquer ou de faire une satire de la société et/ou du pouvoir. Très proche du conte traditionnel, il présente un héros, une quête, des obstacles, des éléments merveilleux ou exotiques. Ce conte est dit philosophique en ce sens qu'il suscite chez le lecteur de profondes réflexions sur des sujets d'actualité : la religion, le pouvoir absolu, la politique, etc. En résonance avec l'apologue et le conte traditionnel, il se caractérise par une histoire simple et plaisante présentant un univers intemporel et imaginaire rendu concret par les expressions « Il était une fois, en ce temps-là, il y avait, etc. ». La trame du récit est elle-même constituée de petites histoires qui se terminent par des maximes, des aphorismes prétendant enseigner une sagesse, la défense implicite d'une thèse par une série d'idées que véhicule l'histoire racontée. Dans *Candide*, les huit personnages anthropomorphiques qui innervent l'œuvre ont tous une histoire autonome, à considérer comme des micro-récits qui nourrissent à terme le macro-récit que constitue l'œuvre elle-même.

La plurigénéricité de l'œuvre est confortée par l'intrication et/ou la superposition de séquences narratives, descriptives et dialogiques, en témoigne l'extrait ci-après :

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous que, s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit : « Que venez-vous faire ici ? [...] Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'Antéchrist ? – Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide, mais, qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. – Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre ; va, coquin, va, misérable, ne m'approche de ta vie. » La femme de l'orateur, ayant mis la tête à la fenêtre et avisant un homme qui doutait que le pape fût antéchrist, lui répandit sur le chef un plein [...]. ô Ciel ! Voltaire (1998, pp. 43-44)

A l'instar de l'extrait supra, aucun des chapitres de ce conte philosophique ne relève exclusivement d'une forme générique univoque. Mieux, il se profile dans cette œuvre plurigénérique des éclairs du siècle des Lumières.

1.2. Des éclairs du siècle des Lumières

L'œuvre concentre des indices qui exposent la doxa¹ du XVIII^e siècle, ainsi que le laisse voir la trame du récit. L'histoire rapporte que Candide a été chassé du château après avoir été surpris embrassant Cunégonde, la fille du baron. S'en suit pour lui un enchaînement de mésaventures épouvantables qui le conduisent successivement au milieu des guerres où il a été témoin de la cruauté des hommes, à Lisbonne où il échappe miraculeusement à un tremblement de terre mais subit les foudres de l'Inquisition, en Amérique enfin où après un instant de bonheur à Eldorado, la terre de prospérité et de paix, il renoue avec ses malheurs car ayant perdu les traces de Cunégonde, sa bien-aimée et de Pangloss, son précepteur. Vers la fin de ses tourments, il les retrouve mais totalement avachis. Cunégonde vieille et enlaidie, Pangloss borgne et très atteint par la maladie. Il entreprend alors une vie de famille et connaît finalement la paix dans une petite métairie où il apprend à « cultiver son jardin ».

L'histoire est un contre-discours à la thèse optimiste de Leibniz. En 1710 le philosophe allemand publie en français *Essais de théodicée*. Il y montre qu'à défaut de créer un monde parfait, Dieu a créé le meilleur des mondes possibles et que le moindre mal que Dieu a permis concourt au bonheur de l'homme. En fait, l'idée défendue par le philosophe rationaliste est que Dieu ne peut créer un monde parfait puisque ce monde serait divin. Il y a donc mis la plus petite portion de mal afin que le bien nous soit sensible. C'est l'un des sujets qui cristallisent les échanges entre intellectuels au XVIII^e siècle. Sur la question de la providence, Voltaire prend le contrepied des idées développées par les philosophes optimistes dont Rousseau qui voient en la nature la matérialisation de la perfection divine. *Candide* semble donc une réplique à l'optimisme rousseauiste, mais surtout à Leibnitz et ses disciples. C'est certainement ce qui justifie qu'à chaque chapitre du conte philosophique, on découvre une forme nouvelle de mal. Dans l'œuvre, il y est multiforme : naufrages, tremblements de terre, guerres, fanatisme, mal métaphysique y sont mis en relief. Ces débats traduisent la croyance dans le dynamisme des pouvoirs de l'esprit humain donné comme fondement de toute connaissance et de tout progrès scientifique, moral, juridique et politique. Cet esprit est critique et se manifeste par la curiosité et l'enthousiasme, l'application et la rigueur, la confiance et l'optimisme, la contestation et le défi, la tolérance et l'ouverture d'esprit. Les huit personnages du conte philosophique concentrent ces traits majeurs. Candide se caractérise par exemple par sa capacité d'étonnement et sa curiosité, son aptitude à tirer les leçons d'une expérience comme on peut l'observer après sa rencontre avec le Turc, son refus du discours utopique et sophistique.

¹ Cette doxa est caractérisée par de grands débats autour des questions de Dieu, la religion, la morale, la condition humaine, etc.

En s'en tenant à la doxa de l'époque, il affleure des productions littéraires, une redéfinition de « l'honnête homme ». Au XVI^{ème} siècle, il se définissait d'abord par son savoir, sa culture : s'il agit bien, c'est parce qu'il sait, comme le laisse transparaître Montaigne et Rabelais dans leurs réflexions. Au XVII^{ème} siècle, la notion d' « honnête homme » reprend celle de savoir mais souligne davantage celle de devoir moral puisqu'il doit plaire. Barthélémy (1966, pp.62-63) se référant à une correspondance du Chevalier de Méré datant de 1656, résume ainsi qu'il suit le profil attendu d'un tel type d'homme : « Intelligent, cultivé mais sans pédantisme, et ne prêtant aux affaires du temps que l'intérêt qu'elles méritent, aussi bon danseur que bon cavalier, courtois et disert, il cherche surtout et en tout à plaire ». L'« honnête homme » correspond au XVIII^{ème} siècle au philosophe, image parfaite de l'honnêteté dont la mission est d'œuvrer au mieux-être et au mieux vivre de l'homme. Concrètement, l'utilité interdit au philosophe une pensée coupée des réalités du monde et du corps social. Mieux, ainsi que l'indique Diderot cité par Barthélémy (1966, p.119), le philosophe « ne se croit pas en exil dans ce monde; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres [...] Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par la raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales. » Plus précisément, le philosophe du XVIII^{ème} siècle se distingue nettement du sophiste comme le laissent transparaître Egéa et Ringé dans ces propos :

Le philosophe est un homme au courant de tous les problèmes de son temps, et qui se mêle aux gens pour les aider dans leur vie quotidienne, leur métier. Car ce philosophe connaît les ennuis, les manques, les travers de ses contemporains et veut les amener à améliorer leurs conditions d'existence [...] Son but : rendre les gens plus heureux et la terre plus fertile Egéa & Ringé (1987, p.186).

Défendre la liberté, la tolérance, la justice et le progrès ; faire triompher les Lumières, le travail de l'observation, de l'analyse, de la raison qui s'exerce pour comprendre la nature et la société sont quelques traits prégnants de ce siècle de même que les tâches que s'assigne le philosophe. Il s'y attèle au truchement de débats portant sur divers sujets. L'ouverture sur le monde, la découverte de l'altérité au-delà des frontières européennes fait du voyage une caractéristique récurrente du siècle. Mieux, c'est un thème dont l'itération est marquante dans les œuvres de fictions. En fait, tous les grands écrivains du siècle ont été de grands voyageurs. Allemagne, Autriche, Italie, Hollande, Angleterre sont par exemple des pays que Montesquieu visite entre 1728 et 1731. Jean-Jacques Rousseau parcourt la France, faisant du voyage le moyen privilégié pour accroître ses connaissances. Voltaire quant à lui séjourne en Angleterre et en Prusse d'où ses enquêtes sur les différents systèmes politiques et sociaux le conduisent ainsi que l'indique Calais et Doucet (1997, p.59) à produire *Lettres Anglaises*. À l'image de ces auteurs-philosophes, les personnages clés de leurs œuvres de fictions seront également de grands voyageurs à l'image de Rica et

d'Usbek dans *Lettres Persanes* de Montesquieu. Candide quant à lui tout seul visite les terres ci-après : Hollande, Lisbonne, Buenos Aires, Pays des Oreillons, Eldorado, Surinam, Paris. Des fictions de l'époque, il appert que le voyage est le catalyseur pour la métamorphose de l'esprit.

Pour étudier cette œuvre en prise sur les grands débats du XVIII^{ème} siècle, les enseignants des classes de Première s'appuient souvent sur des pistes pédagogiques privilégiant le narratif et le thématique.

2. Etudier *Candide* de Voltaire : repères didactiques inamovibles

Pour étudier l'œuvre, les voies didactiques explorent habituellement le versant thématique et parfois structural.

2.1. Les ressorts de l'ancrage thématique

Les thèmes usuellement mis en évidence portent globalement sur la question du bien et du mal, les superstitions, le fanatisme religieux, la condition humaine, etc. Pour étudier cette œuvre, une place importante est donc accordée à l'appréhension et à l'analyse de ces différentes questions.

Le mal, défini comme ce qui est contraire à la morale, au bien, est à suffisance illustré dans *Candide*. Voltaire le met en évidence d'abord à travers la récurrence des guerres qui déciment les peuples, déchainent les passions des hommes qui étalent alors toute leur cruauté. Le comble est que ces conflits se déclenchent pour des causes banales voire absurdes. Ce fut le cas des affrontements entre l'Angleterre et la France dont les soldats se sont entretués à causes de quelques « arpents de neige ». Par ailleurs, le mal est aussi perceptible dans la peinture que Voltaire fait du fanatisme religieux. En effet, les fanatiques, par l'inquisition, promeuvent l'intolérance et organisent la mort par autodafé des Juifs et des hérétiques. Le mal est aussi moral comme l'illustrent l'homosexualité de certains Jésuites, la pratique du vol par des moines, l'hypocrisie de certains religieux. Mais le mal est parfois causé par la nature. Voltaire le prouve en romançant le tremblement de Lisbonne qui a fait de nombreuses victimes².

Au-delà de l'absurde, la peinture de cette condition est plus prégnante au travers de la mise en récit du statut des femmes au XVIII^{ème} siècle. A l'analyse, les femmes ont une existence assez malheureuse car ne jouissant pas des mêmes droits que les hommes. Elles demeurent éloignées des débats sérieux qui sont l'apanage des hommes et sont astreintes à des tâches secondaires ou à la satisfaction du désir sexuel

² Le 1^{er} novembre 1755, à 9h30 du matin, la ville de Lisbonne est secouée par un grand séisme que l'on ressent jusqu'à Venise. Un incendie, qui durera près de six jours, se déclare aussitôt. Environ 20.000 personnes périssent et la ville est détruite aux trois quarts. Ce séisme ébranle savants et philosophes de toute l'Europe et ouvre un débat capital sur le malheur et la providence. On ne s'explique pas cette punition divine, qui s'abat sur le Portugal, grande puissance catholique, le jour de la Toussaint.

des hommes. Voltaire nous en donne la preuve dans *Candide* où les femmes n'ont tenu aucun rôle important : elles ne sont que servantes, cuisinières, pâtissières. Elles sont en nombre peu considérable et sont pour la plupart utilisées comme des objets sexuels passant de mains en mains. Cunégonde est à maintes reprises violée ; la vieille l'a été depuis sa jeunesse. Toutes les deux ont connu une fin malheureuse car ayant perdu de leur éclat : l'une terriblement défigurée, l'autre malade avec une fesse en moins. Ce triste sort que François-Marie Arouet a réservé à la femme est certainement destiné à alarmer ses contemporains sur la situation chaotique de la gent féminine.

Une réflexion sur la religion affleure également de *Candide*. Voltaire n'en a pas une heureuse idée car il l'a fait apparaître comme une source d'innombrables vices. Intolérance, hypocrisie, jalousie, luxure, cupidité, extrémisme, discorde, violence caractérisent les religieux, de sorte que Giroflée en vient à formuler ce sinistre souhait :

Ma foi, Monsieur, dit frère Giroflée, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire Turc. [...] La jalousie, la discorde, la rage, habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent, dont le prieur me vole la moitié : le reste me sert à entretenir des filles ; mais, quand je rentre le soir dans le monastère, je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir ; et tous mes confrères sont dans le même cas. Voltaire (1998, pp.157-158).

Une vision dépréciative de la religion est manifeste dans cette confidence de frère Giroflée et le narrateur en amplifie la critique en pourfendant les superstitions. L'épisode de l'autodafé est en cela assez illustratif. Le narrateur rapporte que pour prémunir la ville de Lisbonne contre d'autres tremblement, les sages avait déduit que le seul moyen était de donner au peuple un bel autodafé. Il était décidé que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler. Le narrateur rapporte que Candide fut fessé en cadence, trois hommes furent brûlés et Pangloss, défenseur de l'optimisme, fut pendu. Mais l'autodafé ne produit point le résultat escompté puisque le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

2.2. Du fil thématique au schéma greimassien

L'étude de l'œuvre s'appuie également sur le schéma actantiel greimassien. Les forces agissantes dans un récit représenté sous forme de schéma permettent de bien visualiser et de comprendre le rôle des personnages et/ou leurs motivations, ce qui les pousse à agir. Les êtres incarnés ne sont pas les seules forces agissantes dans un récit : toutes sortes d'entités peuvent l'être : objets, animaux, code moral, valeur, etc. À s'en tenir à la description qu'en donne Greimas (1986, pp.174-180), l'essentiel réside dans les fonctions-relations des actants. Le sujet est relié à l'objet sur l'axe du désir (ou du vouloir) et le récit est défini comme une quête menant à acquérir un

objet recherché, concret ou abstrait. C'est le destinataire qui charge le sujet d'acquiescer un objet donné. Il est relié au destinataire, qui est bénéficiaire du résultat de la quête, par l'axe de la communication (ou du savoir). Le dernier axe, celui de la lutte (ou du pouvoir), relie l'adjuvant, dont le rôle consiste à aider le sujet à accomplir sa mission, à l'opposant, qui l'empêche de réaliser sa mission. Ce qui est le plus important, c'est que les rôles actantiels, appartenant au niveau abstrait, peuvent être réalisés d'une manière très variée au niveau de la manifestation où apparaissent les acteurs.

Si l'on analyse de près, il est possible de dégager de l'œuvre les personnages représentatifs. Candide, personnage principal, est décrit comme un jeune homme de douces mœurs, simple d'esprit donc naïf et grand admirateur de Pangloss dont il fait sien la doctrine de l'optimisme. Mais il mûrit au terme des péripéties rencontrées et a compris que le bonheur est non dans la métaphysique mais dans le travail et la vie communautaire. Il y a également Pangloss, métaphysicien et précepteur de Candide. Il s'illustre dans l'œuvre par son attachement indéfectible à son optimisme en dépit de tous les malheurs qu'il a vécus. On peut le percevoir comme l'alter ego de Leibniz qui, nonobstant l'effectivité du mal, pense que Dieu a créé le meilleur des mondes possibles. Quant à Cacambo, sacristain, matelot, moine, commerçant, soldat, laquais, il oppose au bavardage de la métaphysique son sens d'action et de pragmatisme. Aussi se fait-il remarquer par sa fidélité à Candide.

Cunégonde est la fille du baron. Elle a, par tout ce qu'elle a vécu dans l'œuvre, symbolisé les mauvaises conditions de vie dans lesquelles sont plongées les femmes de cette époque. La vieille se situe dans la même veine que Cunégonde. Elle incarne les malheurs des femmes voire, la déchéance féminine. Fille de pape, elle finit servante. Mais elle impressionne par sa combativité, son esprit pratique. Le fils du baron, jésuite et homosexuel, porte des vices pour lesquels la communauté l'a rejeté au terme de l'œuvre. À partir de ces personnages clés pris comme des actants, il est possible de générer plusieurs schémas actantiels de *Candide*.

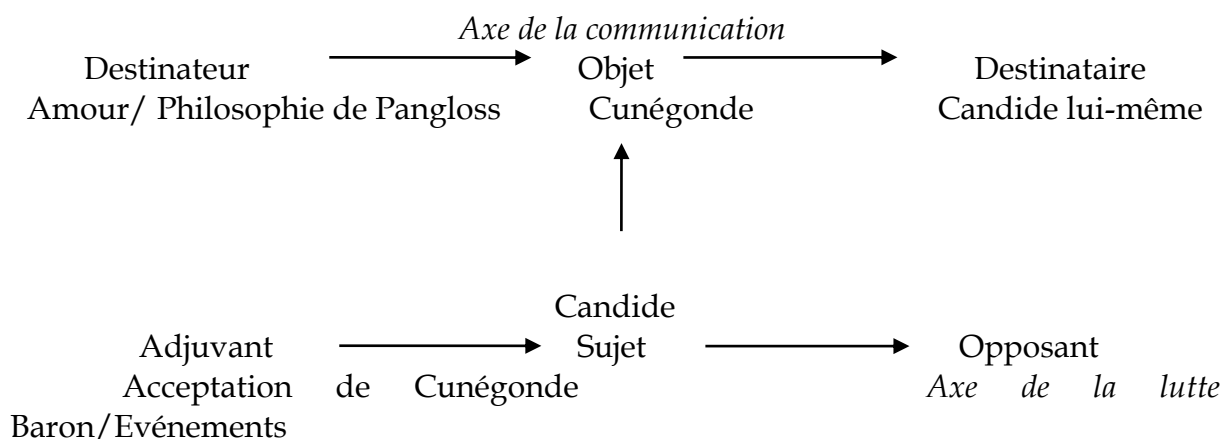


Schéma actantiel n°1

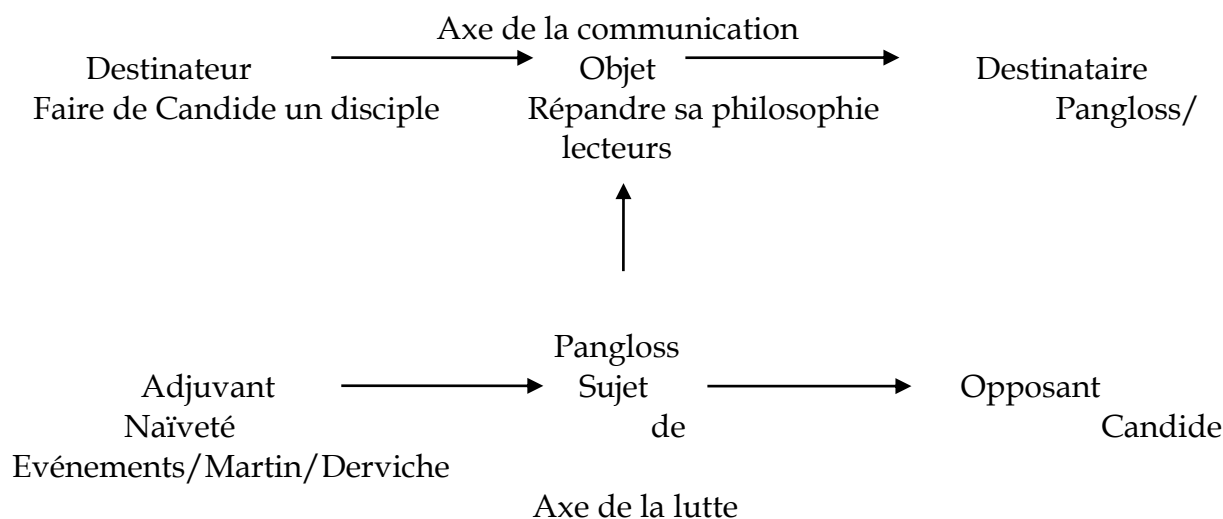


Schéma actantiel n°2

Ces schémas peuvent s'adosser au déploiement traditionnel du texte narratif. Ainsi, la situation initiale correspond au bonheur que vit Candide au château de Thunder-ten-tronckh, sa grande sympathie pour Pangloss et sa profonde affection pour Cunégonde. L'élément perturbateur c'est son expulsion du château tandis que la série d'actions ou péripéties prend en compte les séquences suivantes : voyages en Europe, Amérique du Sud, Constantinople, guerre, famine, fanatismes, tremblement de terre, naufrages, etc. La situation finale correspond à l'apaisement des passions, à la vie communautaire avec pour principe renoncement à toutes préoccupations métaphysiques.

Mais au-delà de ces pistes didactiques classiques dont se servent les enseignants, *Candide* de Voltaire peut être lu et étudié autrement, particulièrement sous le prisme de l'argumentation.

3. L'argumentation : passerelle pour lire autrement *Candide*

Le postulat de l'« œuvre ouverte » énoncé par Eco (1965, p.15-40) stipule qu'une forme est esthétiquement valable justement dans la mesure où elle peut être envisagée et comprise selon des perspectives multiples, « où elle manifeste une grande variété d'aspects et de résonances sans jamais cesser d'être elle-même. En ce premier sens, toute œuvre d'art, [...] est « ouverte » au moins en ce qu'elle peut être interprétée de différentes façons sans que son irréductible singularité en soit

altérée. » En s'adossant à cette prémisse, on est à même d'analyser *Candide* sous le prisme de l'argumentation.

3.1. *Candide* : de la narration à l'argumentation

En transcendant le fantasme de l'œuvre en soi, il est opportun de considérer *Candide* de Voltaire non plus sous l'angle de l'anthropomorphisme étroit mais comme un discours. Cela tient en ce que, comme le souligne Maingueneau (2004), à l'instar de n'importe quel type de parole, le discours littéraire est en prise dans une interactivité constitutive. Il est échange explicite ou implicite avec des récepteurs virtuels ou réels. Il est donc orienté, parce que conçu en fonction d'une visée du locuteur : le discours se construit en fonction d'une fin, il est censé aller quelque part. *Candide* est en résonance avec la doxa du XVIII^{ème} siècle où la question du bien et du mal tenaille les philosophes surtout après le désastreux tremblement de terre de Lisbonne. En cela, cette œuvre malgré son ancrage narratif, est en prise sur l'argumentation.

Sans entrer dans une vaine érudition, on peut opportunément souligner que l'argumentation consiste à défendre ou à réfuter une thèse à l'aide d'arguments et d'exemples. En synthétisant ce qu'en disent Perelman et Olbrechts-Tyteca dans *Traité de l'argumentation* (1958), on peut utilement retenir qu'argumenter, c'est donc définir la stratégie la plus efficace, la plus habile pour faire connaître sa position, sa thèse. C'est la faire admettre à un lecteur ou à un auditoire, ébranler des contradicteurs, faire douter un adversaire, servir une cause, un parti, une foi, marquer les esprits par des effets de logique, de présentation, de mise en perspective, des procédés oratoires. Usuellement, un discours argumentatif a trois fonctions : convaincre, persuader, délibérer. Pour convaincre, celui qui argumente fait appel à la raison, à l'esprit critique du destinataire pour obtenir son accord après une mûre réflexion. Il y a persuasion quand le discours argumentatif fait appel aux sentiments ou aux émotions du destinataire. Il s'agit pour l'émetteur de le faire rire, pleurer, de le choquer, etc. Délibérer, c'est examiner les différents aspects d'une question, en débattre, y réfléchir afin de prendre une décision, de choisir une solution. Cette nécessaire étape de la réflexion personnelle permet de considérer l'avis d'autrui et de peser la vérité de différentes positions avant de décider.

L'argumentation a deux grandes formes : la forme directe et la forme indirecte. L'argumentation est dite « directe » lorsque l'émetteur expose explicitement et en son propre nom sa thèse. Les genres qu'elle exploite sont entre autres : l'essai : ouvrage de forme assez libre dans lequel l'auteur expose ses opinions ; le pamphlet, écrit satirique souvent politique au ton virulent ; le plaidoyer, la défense d'une cause et le manifeste, déclaration écrite, publique et solennelle, dans laquelle un homme, gouvernement ou un parti expose un programme ou une position. Quant à l'argumentation indirecte ou implicite, elle vise à convaincre et persuader le lecteur indirectement, par exemple au moyen d'un récit fictionnel arrangé, ordonné, destiné

à présenter des idées, des valeurs symboliques, à travers des personnages de fiction (hommes, dieux, animaux, végétaux...). C'est en cela qu'on peut argumenter en racontant. Ouingnon (2018, p.401) souligne qu'à n'en point douter, les « séquences descriptives, au-delà de leur fonction de saturation qui produisent en même temps l'impression d'objectivité, et les séquences dialogiques en sus de leur ancrage diégétique, peuvent être intrinsèquement chargées d'une visée argumentative. Tout peut donc être argument. »

Concrètement, dans une perspective pragmatique, des passerelles sont à même d'être posées entre narration et argumentation. Dans *Argumenter en racontant*, Rabatel (2004, p.83) déduit que « tout est susceptible d'être interprété comme argument, y compris des données qui, originellement, n'en avaient pas le statut ni la fonction. » En littérature, l'argumentation indirecte peut désigner une manière pour un écrivain, d'essayer d'emporter l'adhésion du lecteur sur quelque chose, d'aiguiller sa réflexion, de manière détournée. A cette fin, il crée une histoire lui permettant de passer son message grâce à des personnages se muant en porte-parole. L'intérêt de cette forme d'argumentation est d'aiguiser la curiosité du lecteur, dont la complicité est clairement requise pour deviner les intentions de l'auteur. L'apologue ou la fable, récit pédagogique à des fins morales, mais parfois aussi politiques ou religieuses en constitue une savante illustration. Dans l'apologue traditionnel, la moralité est explicitement formulée. Il n'en va pas de même dans les genres narratifs comme l'exemplum tiré de la bible et le conte.

L'argumentation est une notion que les programmes d'études prévoient officiellement dès la classe de 4^{ème}. L'apprenant découvre l'argumentation à une thèse et celle à deux thèses à travers le dialogue argumentatif. Il étudie aussi deux types de raisonnement : le raisonnement déductif et le raisonnement inductif. En classe de 3^{ème}, le même programme en argumentation est reconduit mais les exigences du calendrier ne permet pas aux enseignants de revenir amplement sur les fondamentaux de l'argumentation superficiellement enseignés l'année précédente. Ainsi, l'apprenant atterrit avec les mêmes lacunes au second cycle où, après un bref rappel de la typologie des textes en seconde, il est exclusivement orienté vers l'appropriation de la méthodologie des exercices au BAC notamment de la dissertation. En classe de première les programmes prévoient le renforcement de la notion.

Mais comme l'indiquent Djamelddine et Abderrazak (2018, p.134), «Les études théoriques sur l'argumentation ont permis de conclure que l'argumentation est une compétence complexe, qui exige beaucoup d'investissement et d'entraînement.» *Candide* de Voltaire peut servir de support pour conforter cette notion, plus spécifiquement l'argumentation indirecte.

3.2. *Le raisonnement inductif : passerelle didactique pour étudier autrement Candide*

Certes, depuis la classe de Quatrième où l'on commence à enseigner le texte argumentatif, le programme exige l'enseignement des deux grands types de raisonnement : la déduction et l'induction. Cependant, l'hégémonie de l'argumentation directe fait que le raisonnement déductif a pris le dessus et semble être le plus assimilé par les apprenants au détriment du raisonnement inductif dont les illustrations sont rares dans la plupart des textes qu'on soumet à leur lecture. Bellenger (1996, p.18) affirme que « Le raisonnement inductif consiste pour l'essentiel à procéder par généralisation à partir d'un échantillon d'observation. Cela revient à tirer des conclusions à partir de cas particuliers. L'induction dans le discours persuasif quotidien est une ressource argumentative souterraine. » Le raisonnement inductif pour cette raison est souvent présenté comme un mouvement de pensée allant du particulier au général. Ce particulier peut être une histoire, un fait divers, une anecdote d'où part l'énonciateur pour aboutir à une généralité souvent présentée sous la forme d'une règle, d'un principe ou d'une loi. C'est ce à quoi nous assistons dans l'ouvrage où Voltaire part de l'histoire de Candide et ses différentes péripéties pour démontrer l'existence effective du mal dans le monde. Mais la particularité chez le philosophe est que l'induction ne s'achève pas par une formulation claire de la règle ou du principe induit. Il revient au lecteur lui-même de le dégager au terme d'une lecture attentive. Dans *Candide*, ce type de raisonnement trouve une place de choix et à juste titre car le recours à l'argumentation indirecte constitue un terreau favorable à son éclosion. L'histoire du moine Giroflée en est une illustration.

A maintes reprises, Voltaire donne la parole à un moine qui raconte son quotidien au milieu de ses confrères. Mais nulle part il n'indique ce que cela implique. C'est le lecteur averti qui découvre que l'auteur illustre implicitement les vices que promeuvent les monastères et dénonce par ricochet le mal moral qui caractérise les religions notamment le christianisme. Il faut faire assimiler ce type de raisonnement aux apprenants non pas uniquement pour leurs performances académiques mais surtout pour la communication hors de la sphère scolaire. On peut leur apprendre à varier la structure classique du paragraphe argumentatif en exposant d'abord l'exemple à partir duquel on peut tirer l'argument. Aussi peut-on leur montrer la valeur de l'implicite dans l'argumentation. Toutes choses que *Candide* de Voltaire peut servir à illustrer aisément. À l'analyse de ce conte philosophique, on peut induire une thèse principale justifiée par des arguments également illustrés. Le tableau ci-après présente l'essentiel à retenir.

Thèse principale : Quoi qu'on dise, le mal existe bel et bien dans le monde	
Arguments	Exemples
La récurrence de la violence en l'occurrence la guerre caractérise l'humanité.	L'invasion des Bulgares (Chapitre 2) L'affrontement entre Anglais et Français (Chapitre 23)
Le monde est rempli d'inégalités sociales.	Le sort réservé aux personnages féminin : Paquette, la vieille, Cunégonde ; le traitement accordé au nègre de Surinam (Chapitre 19)
Le fanatisme religieux sème désolation et morts partout	Le rejet de Candide par un protestant et son épouse (Chapitre 3) La pratique de l'auto-da-fé (Chapitre 6) La tuerie d'un prélat et d'un juif (Chapitre 9)
Les catastrophes naturelles causent morts et tristesse à foison	Le tremblement de terre à Lisbonne au chapitre 5

La dissertation qui est omniprésente dans les évaluations académiques, les concours d'entrée dans les écoles universitaires ou dans la fonction publique et dans les débats littéraires ou scientifiques repose sur l'argumentation. Aussi ne se limite-t-elle pas à une simple appréciation de la pensée d'un auteur ni à la contestation de l'opinion d'un tiers. Mais elle consiste aussi et surtout à la manipulation réussie de tous les sous-genres argumentatifs tels que l'éloge, le blâme et le réquisitoire, dont l'assimilation donne encore du fil à retordre aux apprenants. Pour y remédier en classe de Première, il suffit juste de recourir à *Candide* qui s'offre comme un support didactique utile.

Hormis cette thèse générale, Voltaire défend plusieurs autres thèses secondaires à travers l'éloge, le blâme et le réquisitoire. L'éloge qui peut être défini comme un acte de langage à visée argumentative cherchant à valoriser quelqu'un ou quelque chose est très tôt perceptible dans le premier chapitre de l'œuvre où le narrateur présente le château et ses résidents tel que le traduit le passage ci-après : « M^{me} la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. » Les chapitres 17 et 18 où Candide et Cacambo expriment leur émerveillement face à la splendeur de El Dorado peuvent aider à dégager les invariants de l'éloge : vocabulaire mélioratif (honneurs, dignité, fraîche, grasse, appétissante,...), figures d'amplification ou d'opposition, répétitions, comparaisons valorisantes, métaphores, etc.

Quant au blâme, acte de langage à visée argumentative cherchant à dévaloriser une personne, une idée, une œuvre ou un produit, par la mise en relief des défauts et des défaillances, il occupe une place non moins considérable dans l'ouvrage. En fait,

Voltaire, au travers de cette histoire va se livrer à une critique acerbe des institutions telles que la monarchie et la religion dont il exposera les tares. Ce qui offre par conséquent aux lecteurs de belles séquences de blâme dont on peut se servir pour l'enseignement de ce sous-genre argumentatif. En témoigne ce passage où les moines de l'Eldorado explique à Candide le secret de leur survie : « nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'aux derniers. » (Voltaire, 1998, p.113) Dans cet extrait, nous avons l'emploi d'un lexique dévalorisant (rapacité, fureur inconcevable, tueraient) qui, associé à l'hyperbole (fureur inconcevable, tueraient tous jusqu'aux derniers) donne une image négative des Européens et peut permettre de formuler la thèse suivante : Les Européens sont une calamité pour les autres peuples.

Quant au réquisitoire qu'on peut définir comme un exposé écrit ou oral de sentiments négatifs, de reproches, d'accusations que l'on développe contre une ou des personnes, une ou des institutions, il est utilisé pour renforcer le blâme afin que la critique à l'encontre des pourfendeurs de la liberté au temps de Voltaire soit assez remarquable. Il se caractérise par une forte implication de l'émetteur et de l'auditeur à convaincre, un vocabulaire péjoratif, des interrogations oratoires, des injonctions, des exclamations exprimant la colère, l'indignation, tel que le montre cet extrait :

Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes, les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais, si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible. » Voltaire. (1998, p.123.)

Point n'est encore besoin de démontrer que dans ce passage, le nègre de Surinam reproche aux Blancs leur hypocrisie, leur méchanceté et les rend responsables des malheurs dont il est accablé. Voltaire explore les voies de l'argumentation indirecte en utilisant abondamment l'ironie dont l'œuvre permet d'appréhender les fonctions, la principale étant satirique. En effet, l'écrivain polygraphe se sert de l'ironie pour critiquer ou dénoncer les tares de son époque. Il lève un coin de voile sur le chaos orchestré par les guerres. C'est l'opinion qu'il soutient implicitement dès le début du chapitre 3 : « Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. » On y voit clairement la mise en exergue de la grandeur de l'arsenal de guerre déployé sur les champs de bataille et le bazar qu'occasionnent ces affrontements armés, « ces boucheries héroïques ».

L'intolérance religieuse, le fanatisme, la luxure, l'hypocrisie, etc. sont mis à nu, autant de thèses que l'écrivain polygraphe profère implicitement. Les extraits suivants le traduisent à suffisance : « [...] il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer un auto-da-fé. » (Chapitre 8), « [...] on enterre monseigneur dans une belle église, et on jette Issacar à la voirie » (Chapitre 9), « Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins ; il acheta le cheval bon marché » (Chapitre 10). Le pouvoir et ses exactions n'ont pas échappé à cette fonction critique de l'ironie. Pour preuve, au chapitre 18, Cacambo expose ici la toute-puissance du pouvoir en Europe contrairement à ce qui est en vigueur à Eldorado : « Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté ; si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle... ».

CONCLUSION

L'argumentation est une compétence essentielle qui occupe une place centrale dans la formation des citoyens. Elle leur confère un raisonnement critique et une ouverture d'esprit indispensables à l'efficacité de leurs contributions à la construction de leurs nations. C'est pour cela que les concepteurs de programme notamment béninois font de son enseignement une priorité dans les collèges et lycées. Malheureusement, les œuvres au programme censées illustrer et développer cette compétence sont généralement survolées, loin de l'angle argumentatif qui est pourtant visé. La présente étude a permis de souligner que c'est le cas en classe de Première avec *Candide*, le plus souvent étudiée comme une simple œuvre narrative alors qu'elle est une parfaite illustration de l'argumentation indirecte.

L'étude révèle à suffisance qu'au-delà de son ancrage narratif, ce conte philosophique est une réponse à une prise de position (celle de Leibniz) et est construite comme telle. Se trouve ainsi confirmée la nature dialogique du langage promue par Baktine (1977, p.105) : « Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose. [...] Toute inscription prolonge celle qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles ». Mieux, cette réflexion confirme le postulat indiquant la possibilité de lire autrement *Candide* à partir de passerelles didactiques en prise sur l'argumentation, l'œuvre étant apparue dès lors comme un concentré de stratégies argumentatives mobilisant arguments et exemples. Eloge, blâme, réquisitoire portés par de nombreuses figures de construction (ironie) ou d'amplification (hyperbole) y foisonnent. Les enseignants peuvent donc s'appuyer sur des séquences bien choisies pour amener les apprenants à lire autrement l'œuvre, aiguïser leur esprit critique et affiner leur aptitude à manipuler le discours argumentatif, compétence dont ils auront nécessairement besoin face aux contingences de la vie.

Références bibliographiques

- Adam, J.-P. (2008). *Les textes : types et prototypes*, Paris : Armand Colin.
- Agbagnihoundé, J. (2020). *Le Cid de Pierre Corneille : piste pour inciter les apprenants de la classe de 3^{ème} à la lecture*, Porto-Novo : Ens/Uac.
- Allognon, C. (2013). *La désaffection pour l'étude des œuvres au programme et ses conséquences sur le rendement scolaire : cas des élèves de la Tle D du CEG Ouidah* : UAC, ENS.
- Annie, P. (2009), *Lire les classiques à l'école*, Lecture jeune N°129.
- Appety, L. (2018). *Le Cid de Pierre Corneille : stratégie d'enseignement*, Porto-Novo : Ens/Uac.
- Bacry, P. (1992). *Les figures de style*, Paris : Editions Belin.
- Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris : Hachette.
- Cicéron, (2009). *L'orateur idéal*, Traduit du latin par Waquet Nicolas, Paris : Payot.
- Cogard, K. (2001). *Introduction à la stylistique*, Paris : Flammarion.
- Danblon E. (2005), *La fonction persuasive. Anthropologie du discours rhétorique : origines et actualités*, Paris : Colin.
- Declerq, G. (1993). *L'Art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris : Ed. Universitaires.
- Dominicy, M. & Frédéric, M. (éds), (2001). *La mise en scène des valeurs : la rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne.
- Ducrot, O. (1991). *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*, Paris : Hermann.
- Ducrot, O. (1980). *Le dire et le dit*, Paris, France : Les Éd. de Minuit.
- Ducrot, O. (1980). *Les échelles argumentatives*, Paris : Les Éd. de Minuit.
- Forest, P. & Conio, G. (1993) *Dictionnaire fondamental du français littéraire*, Paris, Pierre Bordas et fils.
- Greimas, A.-J. (1986). *Sémantique structurale*, Paris : Librairie Larousse.
- Voltaire, (1998). *Candide ou l'optimisme*, Paris : Larousse-Bordas.